QUATRIEME ANNEE. — N. 736. LUNDI 20 MARS 1916.

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2e). — Téléph. : CENTRAL 80-63

Le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Des Histoires de Brigands

Parce que je représentais le monde catholique comme particulièrement « gobeur » et donc particulièrement apte à recueillir comme l'expression de la vérité la plus simple les histoires forgées par les Allemands pour nous démoraliser et nous abattre, la *Libre Parole* s'est indignée.

Il est vrai, cependant, que, quoi qu'inventent les Allemands, les catholiques sont prêts à le croire parce que leurs auteurs favoris les ont habitués à ajouter foi aux imaginations les plus compliquées et les plus invraisemblables.

Je n'insiste pas sur l'aventure de Leo Taxil.

Mais voyez, par exemple, ce qu'un personnage qui appartient au clergé, le chanoine Delassus, rédacteur d'une publication officielle, la *Semaine Religieuse du diocèse de Cambrai*, est arrivé à faire admettre aux catholiques.

Vous ne vous étonnerez point de voir le public catholique prêt à accepter tous les feuilletons de Léon Daudet ou toutes les inventions de l'Agence Wolff et vous comprendrez combien j'avais raison de signaler les rumeurs alarmistes comme capables surtout de toucher et d'émouvoir les milieux réactionnaires.

Le chanoine Delassus a découvert, et dénoncé avec l'approbation de son évêque, une vaste conjuration anti-chrétienne. Cette conjuration est l'œuvre des Juifs. En doutez-vous ? Le chanoine Delassus vous administre la preuve que vos doutes ne sont pas justifiés.

Vers 1860, un Juif, M. Crémieux, fondateur de l'*Alliance israélite universelle*, avait, paraît-il, formé le projet d'anéantir l'Eglise catholique en fondant sournoisement une sorte de contre-Eglise, basée sur les principes talmudiques.

Ce projet, le chanoine Delassus le voit se réaliser systématiquement, méthodiquement, tous les jours. Crémieux est mort !

Qu'importe ! La conjuration se poursuit.

Et le chanoine Delassus de dénoncer, comme les continuateurs de Crémieux, comme les ouvriers qui travaillent à la réalisation de son vaste projet, non seulement les francs-maçons, les socialistes, les libres-penseurs, — mais aussi les démocrates chrétiens, l'abbé Lemire, l'abbé Gayrand, les congrès sacerdotaux, les évêques républicains.

Tous ces gens-là étaient complices, suivant l'éminent chanoine cambrésien et ses approbateurs épiscopaux. Tout ce monde-là travaille à l'avènement de l'Antéchrist.

Quand un homme qui occupe une place aussi considérable dans le clergé a pu écrire un roman pareil, et le faire estampiller par ses supérieurs ecclésiastiques et en faire la manne intellectuelle du public catholique, n'avons-nous pas raison de dire que ce public catholique est d'une naïveté extraordinaire, d'une candeur qui dépasse les bornes, et qu'il doit être, plus que tout autre, mis à l'abri de la propagande alarmiste des Allemands, propagande qui ne manquerait pas de l'atteindre et de l'émouvoir ?

Et nous citons les inventions de Delassus, parce que Delassus est chanoine, que ses écrits parurent dans une publication officielle catholique et qu'ils furent approuvés par plusieurs évêques.

Mais nous en pourrions citer bien d'autres, ni moins folles, ni par conséquent, moins démonstratives.

Georges CLAIRET

Le Prélude de la Fin ?

L'offensive allemande contre notre grande cité meusienne semble entrer dans une période de décroissance.

Est-ce le prélude de la fin ?

Tout examiné et tout pesé, le *pour* paraît devoir l'emporter sur le *contre*.

Nous devons cependant nous tenir pour avertis que l'état-major général allemand dispose encore de ressources très suffisantes pour pousser encore l'aventure.

S'il y renonce, deux raisons peuvent être utilement invoquées.

1° Le manque d'empressement des réserves à se faire casser la tête, pour une gloire qui pourrait être celle de la République française mais certainement pas celle du roi de Prusse.

Il est, de toute évidence, que le vent souffle à l'orage sur les plaines et les monts de Germanie.

Mais patientons et le soleil d'avril éclairera peut-être des situations nouvelles.

R. LECOINTRE-PATIN.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

A l'Est de la Meuse, après un violent bombardement, l'ennemi l dirigé hier en fin d'après-midi une attaque assez vive contre notre front Vaux-Damloup. Refoulés par nos tirs de barrage, les Allemands ont complètemen téchoué dans leur tentative. On ne signale au cours de la nuit aucune action de l'infanterie ennemie ; l'activité de l'artillerie a été intermittente dans tous les secteurs de la région de Verdun.

Nuit calme sur l'ensemble du front.

Dans la région de Verdun, un de nos avions a abattu un appareil ennemi qui est tombé en flammes dans nos lignes près de Montzeville.

Cinq de nos avions bi-moteurs ont bombardé la gare de Metz-Sablons, les depôts de munitions ennemis près de Château-Salins et l'aérodrome de Dieuze. Trente obus de gros calibre ont été lancés au cours de cette expédition, dont vingt sur la gare de Metz.

Un de nos groupes de bombardement composé de vingt-trois avions a jeté soixante-douze projectiles sur le champ d'aviation d'Habsheim et sur la gare de marchandises de Mulhouse. Des avions ennemis lancés à la poursuite des nôtres ont engagé avec eux une bataille aérienne au cours de laquelle un avion français et un allemand se sont descendus mutuellement à coups de mitrailleuses. Deux autres avions allemands sont tombés en flammes et trois des nôtres, touchés sérieusement, ont dû atterrir en territoire ennemi.

L'ARTILLERIE ALLEMANDE A DEPENSE CINQ MILLIONS D'OBUS EN QUINZE JOURS

Du *Daily Mail* :

On aura une idée de la manière dont les Allemands pensaient terrifier leurs adversaires au commencement de l'attaque contre Verdun, quand on saura que pendant les quinze premiers jours du combat, ils ont jeté sur les lignes françaises 5 millions d'obus, dont quelques-uns pesaient jusqu'à une tonne. Ces énormes projectiles étaient lancés par des obusiers de 420. L'ennemi en avait amené plus d'une douzaine par voie ferrée et les avait installés sur des plates formes spéciales en acier et en ciment armé.

100.000 OBUS SUR DOUAUMONT

Les autres calibres employés étaient le 150, lançant à 6 kilomètres un obus de 40 kilogrammes ; le 200 dont l'obus pesant plus de 100 kilogrammes est envoyé à 8 kilomètres ; le 220 qui lance un projectile de 540 kilogrammes et enfin des obusiers de 305. Les Allemands battirent les positions françaises avec des canons de tous calibres, sauf des canons de campagne et en dix heures firent pleuvoir sur le plateau de Douaumont cent mille gros obus. Sur les photographies, le sol de ce plateau bouleversé ressemble à une mer agitée.

La plus récente attaque, celle de Vaux, fut effectuée par deux divisions, soit par environ 30.000 hommes. Le combat eut lieu la nuit et les Allemands, après avoir bombardé les positions françaises pendant 12 heures avec leurs plus gros calibres, avancèrent pleins de confiance pensant qu'ils avaient anéanti l'artillerie française et les mitrailleuses, mais ils furent rapidement reçus. A peine débouchaient-ils de leurs abris, que les 75 français se mirent à tonner et que les mitrailleuses, envoyant des nuées de balles, balayaient l'ennemi. Un bataillon de chasseurs, qui avait cherché à gagner le fort par un ravin fut anéanti jusqu'au dernier homme. Le feu de l'artillerie française fut si efficace que l'infanterie allemande ne parvint jamais à avancer.

QUESTIONS D'ARGENT...

Berne, 19 mars. — Voici les nouveaux commentaires de la presse d'outre-Rhin au sujet du discours de M. Helfferich, sur la situation financière de l'Allemagne :

Du *Vorwaerts* :

« Le discours de M. Helfferich, qui ne dura pas moins de cinq heures, peut se diviser en deux parties absolument contradictoires.

« La première prouve que les finances de l'empire sont en très mauvais état et que le déficit ne peut être comblé que par de nouveaux impôts.

« La seconde partie, destinée à l'étranger, tend à démontrer que nos banques regorgent d'argent.

« M. Helfferich est décidément un ministre très original ; suivant sa conception, les capitalistes doivent, dans l'intérêt commun, être épargnés par les nouveaux impôts. M. Helfferich a affirmé que l'on peut apprendre beaucoup de choses en étudiant les méthodes de nos ennemis ; nous souhaitons vivement, alors, qu'il se livre à cette étude en vue de compléter ses connaissances financières. »

LES NEGOCIATIONS AUX BALKANS

Zurich, 19 mars.— Le journal *A Villag* apprend d'Athènes que l'ambassadeur de Roumanie à Athènes a eu une entrevue avec l'ambassadeur bulgare et fut reçu ensuite par le roi Constantin avec qui il s'entretint pendant deux heures. Après cette audience il eut une nouvelle entrevue avec l'ambassadeur de Bulgarie.

Expulsion scandaleuse

Savez-vous ce qu'un huissier de Paris veut faire demain ?

Expulser de son logement un Belge, père de cinq enfants dont l'un est au front et dont un autre va partir.

La raison : Ce locataire aurait troublé la tranquillité de la maison. Il y aurait, paraît-il, un magistrat cantonal qui aurait osé, en pleine guerre, rendre un jugement jetant à la rue ce père de famille et tous ses enfants.

Cette exécution ne peut avoir lieu.

Nous nous adressons au propriétaire et nous lui disons :

Laisserez-vous accomplir un tel acte ?

Ce n'est pas possible. Vou montrerez que vous avez du cœur et vous direz à votre huissier :

« Le fils de ce Belge, en luttant contre nos ennemis, a empêché la dévastation de mon immeuble. Je ne dois pas mettre dans le ruisseau son père, sa mère, ses frères et ses sœurs ».

Le Procès du "Journal"

M. Pierre Veber donne ce matin dans le *New-York Herald* (édition de Paris) de curieux renseignements sur le procès du *Journal*, procès qui met aux prises MM. Charles Humbert, Etienne Grosclaude et Henri Letellier.

Avant la guerre, dit M. Pierre Veber, M. Letellier proposa à M. Grosclaude d'assumer la direction du *Journal*. M. Grosclaude accepta et les lecteurs du *Journal* n'ont pas oublié avoir lu, dans les colonnes de ce quotidien, l'annonce officielle de la nomination de M. Grosclaude aux fonctions de directeur politique.

La guerre éclata. Ecoutons ici M. Pierre Veber, dont nous donnons le récit à titre purement documentaire :

« La guerre éclata ; les propriétaires du *Journal* suivirent le flot qui refluait vers Bordeaux. M. Grosclaude resta seul, pendant plusieurs mois, à la tête du *Journal*, dont il assura, avec des moyens d'infortune, la publication régulière.

« Lorsque la tourmente se calma, les propriétaires revinrent à Paris ; alors la mésintelligence éclata entre MM. Letellier et leur directeur. Ce dernier, malgré les droits qu'il faisait valoir, se voyait gravement entravé dans ses fonctions. Un incident amena la crise : M. Grosclaude avait obtenu de d'Annunzio la primeur d'un article chaleureux en faveur de l'intervention, intitulé « Les Jugements de la Terre », où le noble poète annonçait l'intervention de sa patrie et s'en portait garant. M. Letellier jugea ce morceau « trop long » et en ordonna la suppression, sans consulter son directeur. M. Grosclaude avertit M. Letellier, par papier timbré, pour lui rappeler leur traité ; M. Letellier répondit par un autre papier timbré, rédigé en des termes qui appelèrent un autre papier timbré, signé de M. Grosclaude. »

D'où le procès actuel.

Comme, entre temps, M. Letellier vendit *le Journal* à M. Charles Humbert, M. Grosclaude, qui réclame la direction, se trouve amené à engager une action contre M. Charles Humbert.

Le *New-York Herald* ajoute :

« L'affaire est à peine entamée ; elle promet des péripéties intéressantes. Le plaignant demande à être confronté, publiquement, avec M. Letellier ; et ce dialogue entre Parisiens notoires sera, on n'en doute pas, des plus savoureux. M. Grosclaude invoque aussi le témoignage public de M. Humbert.

« Ce qu'il y a de fort curieux, et de très embarrassant pour les juges, c'est que le plaignant se refuse à réclamer la moindre indemnité : il veut seulement que son bon droit soit proclamé hautement, et que l'on répare ainsi l'atteinte qu'il estime que l'on a faite à sa réputation professionnelle ! Oui, mais alors, que deviendra M. Charles Humbert, qui est directeur actuel et plus qu'à moitié propriétaire du *Journal*, et qui a donc acheté une chose qu'on lui offirmait être libre ? Et quelle suite de sous-procès à envisager ! Quel embrouillamini !

« Il se peut que ce procès ait des conséquences sérieuses ; en tout cas, il marquera dans l'Histoire du Journalisme. Il est vrai qu'il nous réserve la mise au jour de documents intéressants. En certains points, il irait jusqu'à toucher à la politique étrangère ; nous donnons ces renseignements sous toutes réserve, bien que nous ayons de bonnes sources d'information. »

C'est sous toutes réserves aussi que nous reproduisons, dans le *Bonnet Rouge*, le récit de notre confrère américano-parisien.

En Suisse

LE NOUVEL AVION SUISSE

Zurich, 19 mars. — Nous avons pu joindre à Zurich un ami du constructeur du nouvel aéroplane qui est appelé à causer une véritable révolution dans le monde aéronautique. Voici quelques détails sur la construction de l'appareil :

« Deux rangées d'ailes mobiles, les unes plus grandes, les autres plus petites sont placées à l'avant et à l'arrière de l'appareil, la mobilité des ailes leur permet de prendre une position verticale et empêche, ainsi l'appareil de planer. L'hélice placée horizontalement est mobile et lorsque le moteur se met en mouvement l'aéroplane se déplace immédiatement et s'élève tout droit. Arrivé à la hauteur voulue, l'appareil peut s'arrêter sur place autant que le pilote le désire. Les avantages que présente ce nouvel aéroplane sont les suivants : D'abord, il s'élève verticalement et n'a pas besoin d'un terrian étendu pour pouvoir rouler avant de quitter le sol, ensuite il peut se maintenir immobile dans les airs et permettre à l'aviateur de prendre des vues, de lancer des bombes, etc. Enfin, si le moteur venait à ne plus fonctionner, l'appareil peut atterrir en planant par suite d'un mouvement des ailes. »

Léon Daudet italophobe

Enflammés par leur fanatisme papiste, les royalistes d'*Action Française* ont tout fait, avant la guerre, pour entretenir entre la France et l'Italie un courant de défiance et même de haine.

Ces traditionnalistes allaient emprunter au révolutionnaire Proudhon des invectives contre l'unité italienne.

Le moins zélé à cette besogne folle et scélérate n'était pas Léon Daudet.

Il n'avait pas attendu les lumières projetées dans son esprit par l'enseignement de Charles Maurras pour exercer contre notre future alliée sa verve malfaisante.

Toutes les occasions lui étaient bonnes pour injurier nos voisins et nous engager à nous défier d'eux.

Un excentrique, Auguste Brachet, avait publié contre l'Italie une quelconque compilation, *l'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas*. Sans nul doute, cette œuvre médiocre autant que mauvaise serait passé inaperçue. Léon Daudet s'employa à attirer sur elle l'attention, afin d'en faire une arme de plus aux mains de ceux qui, en Italie, s'efforçaient de faire haïr la France.

« La France, écrivait Daudet, est l'éternelle sentimentale ». Et vite, il ajoutait : « L'Italie est l'éternelle intéressée ».

Il disait aussi, s'appliquant à envenimer les rapports franco-italiens :

«Il n'est pas un Italien qui ne soit convaincu que la France a volé à l'Italie son rôle historique et so prééminence latine. *Enfin, du Français à l'Italien, de l'Italien vers le Français, il n'y a aucun courant de sympathie vraie, aucune affinité de cœur ni d'esprit* ».

Léon Daudet travestissait ensuite ignoblement le caractère des avances que nous faisait, dès cette époque, notre voisine. «Pure comédie, disait-il, et comédie intéressée.

L'événement a montré combien Léon Daudet se trompait. L'Italie, quand le moment décisif est venu, est avec nous, contre Guillaume II.

Mais si Léon Daudet s'est trompé, c'est bien malgré lui. Ses écrits infâmes, s'ils avaient eu plus d'action, auraient pu tourner contre nous nombre d'Italiens et retarder l'heureux rapprochement.

Voilà à quelles aberrations criminelles ce pseudo-patriote était entraîné, avant la guerre, par son fanatisme clérical.

L'interêt national commandait de ménager l'Italie, notre alliée possible.

La passion réactionnaire commandait d'insulter l'Italie, pour flatter les rancunes du Pape.

Plus papiste que patriote, Léon Daudet sacrifiait l'intérêt de la Patrie aux rancunes du Vatican.

Voilà comment se conduisaient, avant la guerre, les néo-royalistes.

Une Parole de M. Ribot

« Il est permis sans forfanterie, sans illusions, et sans vain optimisme, d'apercevoir le terme de cette horrible guerre ».

Qui parle ainsi ? C'est M. Ribot, ministre des finances, lequel ne passe pas pour tenir des propos inconsidérés.

Voilà qui nous repose des tirades habituelles sur la guerre longue, si longue qu'elle en paraissait éternelle.

L'optimisme de M. Ribot repose à coup sûr sur des bases solides. Nos finances comme notre armée sont dans un état des plus satisfaisants. Il est peu probable que l'ennemi puisse faire des constatations aussi rassurantes, et le discours de M. Helfferich, ministre des finances d'Allemagne, décelait une inquiétude grandissante.

Parfait !

Espérons donc en la fin prochaine de l'affreux cauchemar. Mais ne cessons pas de travailler, de ramasser les énergies et les forces du pays pour l'ultime effort. L'heure de l'extinction des feux n'a pas encore sonné.

Nous protestons !

Sous ce titre, *Paris-Journal* publie la note suivante, à propos de la mesure dont était menacé un de nos collaborateurs :

« Parti pour le front dès le premier jour de la mobilisation, réformé après cinq mois de campagne, il n'avait pas voulu se résoudre à l'inactivité.

Notre confrère avait demandé, par la voie du *Bonnet Rouge*, de *Paris-Journal* et de la *Brochure Populaire*, que les citoyens dégagés de toutes obligations militaires fussent autorisés à reprendre du service dans l'Armée.

A la suite de la publication de sa brochure qui, entre parenthèses, lui valut les remerciements du général Galliéni, ministre de la Guerre, plusieurs milliers de citoyens apportèrent spontanément à l'œuvre de la Défense Nationale le concours de leurs aptitudes professionnelles.

Prêchant par l'exemple, notre ami sollicita et obtint un emploi dans une formation sanitaire de la Capitale.

Or, aujourd'hui, nous apprenons, avec surprise, sinon avec indignation, qu'au mépris des textes et des lois, sur la simple demande personnelle d'un officier étranger à son corps, il a été menacé d'un changement d'affectation. »

Et *Paris-Journal*, après avoir fait appel à l'esprit de justice du ministre de la Guerre et du sous-secrétaire du Service de Santé, conclut en ces termes :

Le statut des engagés spéciaux doit être respecté. »

NAVIRES RUSSES CONTRE UN TORPILLEUR ALLEMAND

Genève, 19 mars. — Suivant le *Nouveau Journal de Vienne*, trois navires de guerre russes auraient engagé, au large de Calisacra, un combat avec un torpilleur allemand qui convoyait un transport ottoman chargé d'huile pour Constantinople. Le journal toutefois, n'indique pas quel fut le résultat de ce combat.

Sous notre Bonnet

Il y a quelques semaines l'*Action Française* annonçait que son collaborateur Jacques Bainville suspendait sa collaboration quotidienne pour faire, en Europe, un grand voyage d'études politiques.

M. Jacques Bainville s'est, en effet, rendu en Russie. Mais s'il a suspendu sa collaboration au journal néo-royaliste de Daudet et Maurras, il ne cesse pas pour cela d'écrire à Paris. De Pétrograd, il adresse à *Excelsior* des « Lettres de Russie ».

Les Alamans sont à Noyonpolis !

En ce temps-là, c'est-à-dire en l'an 35 avant J.-C., les hordes barbares se ruaient à l'assaut d'une grande cité de l'Est. La nation hyrcanienne attendait, en frémissant d'émotion, les courriers qui apportaient les nouvelles du combat. Or, ce fut le moment que choisirent trois guerriers de la République pour s'occuper d'une très grave question qui intéressait, au plus haut point, la vie du pays.

Il y eut un gouverneur militaire, un général et un colonel coalisés en vue de demander la tête d'un simple soldat. Comme la paperasserie était très en honneur, à cette époque, en Hyrcanie, des milliers de tonnes de papier furent consacrées aux notes officielles rédigées à ce sujet.

Heureusement, la République avait à sa tête un ministre énergique. Mis au courant des pitoyables occupations de ses trois subordonnés alors que les Alamans étaient toujours à Noyonpolis, — apprenant, en outre, qu'ils avaient mouchardé plusieurs hauts magistrats appartenant à l'assemblée des archontes, le ministre prit une décision qui réjouit tous les Hyrcaniens.

Il signa la mise à la retraite du gouverneur, du général et du colonel.

Cela se passait en Hyrcanie...

En Allemagne

VOX POPULI ! VOX DEI !

De la *Gazette populaire de Leipzig* :

Nous apprenons que le gouvernement va enfin s'occuper sérieusement de la question des vivres. Le ravitaillement en céréales fonctionne très mal à Berlin et d'autres localités. On a manqué pendant plusieurs semaines de farine malgré que le gouvernement déclare toujours qu'il possède des réserves de céréales et suffisance.

Les pommes de terre sont très rares et l'on manque absolument de viande de porc. Quant à la viande de boucherie, elle a atteint des prix exorbitants. Pendant le mois de février, on a tué seulement 31.516 bêtes sur le marché de Berlin, tandis qu'au mois d'octobre dernier on enregistrait 46.038 bêtes. Toutes les grandes villes manquent également de beurre, le sucre se fait rare, même le prix des poissons de mer augmente.

Ce n'est pas tout, il y a encore la falsification des vivres : on vend comme pain quelque chose qu'on ne voudrait donner en temps ordinaire à manger aux chevaux ; on vend de la charcuterie dont la fabrication fait frémir. On ne peut décrire ce qu'on vend pour du beurre, c'est tout bonnement de l'eau salée et de la margarine, il est inutile d'en parler. En temps ordinaire, on aurait pas voulu donner comme nourriture aux bêtes les pommes de terre que la population doit manger actuellement. »

Le journal termine par les paroles suivantes :

La patience de la population va vers sa fin. Nous prions le gouvernement et le Reichstag d'y porter leur attention. »

Glanes du Soir

Je ne me laisserai pas de demander à M. Poincaré des mesures de clémence en faveur des forçats patriotes qui ont eu confiance dans les paroles de nos consuls. Il ne s'agit pas simplement de permettre à des hommes désireux d'accomplir leur devoir de Français, de porter un uniforme et de faire le coup de feu contre les Boches.

Il s'agit surtout de défendre l'honneur de la France. Comment ! des malheureux, des hors-la-loi, des épaves sociales n'hésitent pas à abandonner leur liberté pour défendre la Patrie. Ils accourent chez le consul. Celui-ci, *au nom de la France*, leur dit :

— Engagez-vous, on ne vous inquiétera pas...

Or, malgré la parole donnée par le représentant officiel de la République, ces hommes sont arrêtés, emprisonnés, jugés et renvoyés au bagne !

Tel est le cas de Philippe Rochat.

Condamné le 18 janvier 1911 pour complicité de tentative de vol sur une personne inconnue, ce pauvre diable n'a pas cessé un seul instant de crier son innocence.

Quelque temps après son arrivée à la Guyane, Philippe Rochat parvint à s'évader. Il se réfugia en Colombie.

« Là, résolu de vivre d'une vie laborieuse, — m'écrit-il, je réussis à me créer une situation péniblement acquise. D'ailleurs, l'on peut prendre des renseignements à Cartagina ou à Médellin. C'est dans cette dernière ville que la guerre me surprit. L'agent consulaire me fit partir pour Barranquilla où le consul de France, M. Victor Dugand, après m'avoir félicité de mon désir de m'engager, me remit un passeport au nom d'emprunt d'Emmanuel Mendon que j'ai en ma possession. Si j'ai donné ce nom, c'est pour ne pas être entravé dans les démarches que j'avais résolu de faire au bureau de recrutement ».

Philippe Rochat s'embarqua, le 27 septembre 1914, sur le paquebot le *Pérou*, et arriva en France le 17 octobre. Reconnu, dénoncé et arrêté, il fut condamné pour évasion à deux ans de prison.

« Malgré cela, dit-il, je persistai et fis une demande au gouverneur militaire de Paris pour aller sur le front. A cette première demande, je n'ai reçu aucune réponse. Dans la deuxième, je mentionnais que je voulais passer une visite. Cela me fut accordé — et je fus reconnu bon pour le service armé. A mon grand désespoir, je n'ai pas réussi à voir exaucé mon vœu.

« Sauvez-moi, monsieur. J'ai hâte de me dévouer pour la défense de ma patrie, afin de chercher une réhabilitation par ma conduite sur le front, en vue de pouvoir vivre librement auprès de mon enfant qui a cinq ans. Soyez sûr que je n'ai pas abandonné ma liberté et mon commerce pour me croiser les bras et retourner au bagne. »

Est-ce que Philippe Rochat n'a pas gagné, comme Etcheverry et les autres forçats patriotes, de se faire tuer pour son pays ?

Léo POLDES.

FRANÇOIS-JOSEPH PREND LES CISEAUX

Zurich, 19 mars. — (Dépêche particulière de l'*Information*). — Suivant le *Deutsche Tageszeitung*, l'Empereur François-Joseph aurait donné l'ordre que, désormais, les communiqués militaires officiels devront être soumis à sa censure personnelle avant d'être transmis à la presse.

La Calotte Allemande

On s'élève constamment, en France, contre les socialistes allemands. Pour atteindre, à travers la sozial-democratie, le parti socialiste français, notre presse réactionnaire feint de considérer les socialistes allemands comme seuls responsables de la guerre. Certes, la responsabilité des socialites du Kaiser est lourde. Mais d'autres les aideront à la supporter les catholiques.

Plus encore que les socialistes parce que plus influents dans l'Etat, les catholiques allemands auraient peut-être pu empêcher cette guerre. Ils ne l'ont pas fait. Ils ne l'ont pas essayé. Et tout ce que nous apprenons d'eux, depuis la mobilisation, prouve que, cette guerre, qu'ils ont voulue, les catholiques allemands l'entretiennent de leur mieux.

On apprend, par exemple, que la *Kolnische Volkszertung* Gazette du peuple de Cologne est suspendue. Qu'a donc fait le grand journal des catholiques allemands, le plus grand journal catholique du monde avec la *Reichspost* de Vienne ? Elle a reproché à M. de Bethmann-Hollweg de ne pas affirmer assez haut que la Belgique serait annexée à l'Empire après la guerre.

Les catholiques allemands, on le voit, se moquent aussi cyniquement des préceptes de l'Evangile, que les socialistes des principes de l'Internationale.

Le Bonnet Rouge *est à la disposition de tous les locataires pour assurer d'une façon complète la défense de leurs intérêts.*

Une permanence est établie les

MARDI ET SAMEDI

de 10 heures et demie à midi, au Bonnet Rouge. *14, rue Drouot.*

Il sera répondu par la voie du journal à toutes les demandes de renseignements et cela gratuitement.

On trouvera les réponses en deuxième page.

Adresser la correspondance au Service de défense des locataires Bonnet Rouge. *14, rue Drouot Paris.*

Le Mystère de Constantinople

ENVER PACHA VOYAGEAIT... DIT-ON

Lausanne, 19 mars. — Si l'on faut en croire le *Nouveau Journal de Vienne*, Enver Pacha n'aurait nullement été victime d'un attentat. Le *Nouveau Journal*, en effet, affirme que le dictateur turc est en ce moment à Constantinople où il vient de revenir après un voyage en Syrie et en Palestine.

AUX ÉCOUTES

En écoutant un Professeur Danois...

Vous ne connaissez point M. Otto Jespersen ? Moi non plus. Qu'il nous suffise, à vous et à moi, de savoir que c'est un professeur de l'Université de Copenhague et il aura droit à notre considération, car si les Danois sont l'un des peuples les plus cultivés de l'Europe, les professeurs de leurs Universités doivent être des gens de grand mérite.

M. Jespersen a donné à la revue *Scientia* une revue internationale qui publie, côte à côte, des études de professeurs de tous les pays neutres ou belligérants, un article intitulé : *Réflexions d'un Danois sur la Guerre*. Et cet article est fort curieux. De ces réflexions je ne veux aujourd'hui retenir que celle-ci qui vous frappera, comme elle m'a frappé :

« La guerre a renversé nombre de théories sur le caractère des différents peuples, entre autres sur la dégénération (*sic*) des Français. » M. Jespersen veut certainement dire : dégénérescence.

Ainsi voilà une homme qui n'est pas le premier venu, un homme fort instruit, puisqu'il est professeur d'Université, un homme qui connaît notre langue, puisqu'il l'écrit à peu près convenablement. Et cet homme croyait et considérait comme une théorie généralement admise que les Français étaient en dégénérescence ? La bataille de la Marne et les événements qui ont suivi ont « renversé » cette « théorie ». Mais la théorie avait cours auparavant.

Où diable ce professeur, esprit critique par définition, a-t-il pu prendre que nous étions un peuple dégénéré ?

Pas dans les écrits de nos ennemis, bien sûr. Les Allemands, certes, ou du moins quelques Allemands, ne se faisaient point faute de raconter que le peuple français était un peuple fichu, un peuple corrompu et agonisant. Mais cette affirmation de certains Allemands était démentie :

1° Par l'affirmation non moins catégorique d'autres Allemands non moins dignes de foi, lesquels disaient que nous étions, avec eux, le premier peuple du monde, et qu'alliées, France et Allemagne pouvaient régénérer le monde ;

2° Par l'attitude de l'Empire allemand tout entier qui prenait pour se défendre contre la France des dispositions qu'il n'eût évidemment pas prises s'il avait eu à faire à un peuple dégénéré.

Ce n'est donc pas de nos ennemis — dont le témoignage lui devait, d'ailleurs, être suspect de partialité — que le professeur danois Otto Jespersen tenait la « théorie » que le peuple français était en « dégénération ».

De qui donc tenait-il cette idée si sotte ?

Et de nous-mêmes, mille dieux ! Et de personne autre ! De nous-mêmes, entendons-nous bien : de quelques-uns des Français, mais justement de ceux dont le théâtre et les grands journaux, et les romans portent au dehors les opinions personnelles, qui deviennent dès lors, pour l'étranger mal averti, l'opinion des Français sur eux-mêmes.

Si le professeur danois, et combien d'autres qui ne sont ni Danois, ni professeurs, nous tenaient pour un peuple dégénéré, c'est qu'ils nous jugeaient d'après les articles des journaux réactionnaires et les romans et les pièces en vogue d'auteurs qui, aspirant à l'Académie et à la gloire des salons, représentaient comme perdu un peuple qui se passait du Roy et ne croyait plus en Dieu...

Ah ! ils nous en ont fait, du mal, ces réactionnaires qui posent maintenant aux chauvins et s'enveloppent dans le drapeau tricolore pour hurler la « Marseillaise » ! De beaux scélérats !

CINABRE.

Fantasio raconte qu'avant de partir pour Salonique le général de reçut les instructions du Président du Conseil.

— Mon cher général, dit M. Briand, je n'ai pas besoin de vous recommander la plus grande impartialité. Je sais combien vos idées politiques et religieuses sont différentes de celles du général Mais cela ne doit pas vous influencer..

Le général de acquiesça.

— Vous pouvez être tranquille, Monsieur le Président. J'oublierai que le général ne croit pas en Dieu et je ne créerai là-dessus aucun incident.

— C'est cela même ! Pas d'incident, surtout avec Dieu !... J'ai déjà tant à faire avec les hommes !...

—o—

Souvenirs de la Commune :

Pour répondre à l'arrestation de Blanqui, qui n'avait pourtant pas pris part à l'insurrection puisqu'il se trouvait en province, les Communards arrêtèrent l'archevêque de Paris, M. Darboy.

C'est Raoul Rigault qui procéda à l'interrogatoire de l'archevêque.

— Votre profession ?

— Serviteur de Dieu.

— Greffier, dit Rigault, écrivez : « Darboy, domestique au service d'un nommé Dieu ! »

— Où loge votre maître ?

— Il est partout.

— Greffier, écrivez que, de l'aveu même de l'inculpé, son maître est en état perpétuel de vagabondage. »

—o—

Les Communards proposaient à Thiers d'échanger M. Darboy contre Blanqui. C'est un grand-vicaire, Lagarde, qui fut chargé d'aller porter la proposition. Il avait juré sur le Christ de revenir à Paris rendre compte de sa mission. Il ne reparut point et sa déloyauté nuisit au bon renom des prêtres dans l'esprit des Communards.

—o—

Le *Cri de Paris* conte qu'ayant demandé à une Parisienne quelles précautions elle prenait contre les zeppelins, celle-ci répondit :

— Je couche avec une chemise de jour.

Nos parisiennes seraient-elles plus coquettes de leur chemise de jour que de leur chemise de nuit ?

Espérons que non. Ce serait peu flatteur pour leur mari ou leur amant.

—o—

M. Gustave Charpentier a été informé par le général Niox que le panneau « A la Gloire des Poilus », exposé au Salon de la Cocarde de Mimi Pinson, va prendre place aux Invalides.

Endroit bien sévère pour le sourire de Mimi Pinson. Il est vrai que depuis des mois, ce sourire est bien souvent voilé de pleurs.

—o—

Le *Journal des Débats* publie une petite histoire bien touchante. C'est un curé qui revient chez lui, tellement barbu que ni le facteur, ni même sa gouvernante ne le reconnaissent. Si invraisemblable que cela paraisse, c'est ainsi. Seul son chien le couvre de caresses.

Ceci pour prouver que les curés se battent, qu'ils peuvent revenir couverts de boue comme de vrais soldats et probablement aussi que les gouvernantes de curé ont la vue basse.

On avait déjà lu quelque chose de ce goût. Il nous semble qu'un certain Ulysse...

—o—

A la collection déjà assez fournie de journaux dits du front, vient s'ajouter le *Cocorico*. Ce cocorico résonne assez loin. C'est en effet à Salonique qu'il est poussé. Les élèves des classes de philosophie et de mathématiques de cette ville le rédigent. Ils y affirment qu'ils aiment la France et qu'ils sont prêts à mourir pour elle.

Le *Cocorico* est hebdomadaire, littéraire et humoristique.

—o—

Si les percepteurs d'aujourd'hui manquent parfois d'urbanité, les percepteurs de jadis en avaient à revendre. Ce document qui date de l'an II et que citent les *Débats*, le prouve. Il est adressé par le percepteur de Dijon à la citoyenne Louise Chevalier, veuve Lacombe :

« Le premier devoir d'un républicain est de payer exactement les contributions auxquelles il est imposé pour les besoins de la Patrie. Tu es, cependant, de beaucoup en retard, puisque tu dois, pour la contribution de 1792, la somme de trente-deux francs.

« Le District m'enjoint de faire promptes diligences contre ceux qui n'auraient pas satisfaits à cette obligation.

« *C'est donc pour t'éviter l'injure des contraintes et au percepteur le désagrément de les faire qu'il te donne fraternellement ce dernier avis.* »

On n'est pas plus prévenant.

LE DIX-HUIT MARS

C'était, samedi, le 18 mars.

C'est là un anniversaire que la guerre ne doit pas nous faire oublier : c'est le 18 mars 1871 que commença la Commune.

Nous célébrerons cet anniversaire de la seule façon qui convienne, par les temps que nous vivons : en apprenant à ceux qui, par la faute de l'enseignement réactionnaire, l'ignorent encore, ce que fut véritablement cette journée mémorable.

Nous dirons par là même ce que fut la Commune, insurrection républicaine certes, socialiste aussi, dans une certaine mesure, mais insurrection surtout et essentiellement patriotique.

Le peuple de Paris se méfiait de l'Assemblée nationale, qui refusait de faire procéder aux élections municipales. Il était irrité de la suppression des journaux républicains et du projet de désarmement de la garde nationale.

Il se méfiait de l'Assemblée nationale, assemblée qu'il savait composée de réactionnaires, assemblée qui prononça la déchéance de la dynastie impériale mais sans proclamer la République, assemblée qui devait bientôt justifier les défiances en décidant de siéger à Versailles, offensant ainsi Paris qui venait de soutenir un siège héroïque et douloureux.

Mais le peuple de Paris était surtout irrité parce qu'on avait capitulé et laissé les Prussiens entrer dans Paris.

Indigné et défiant, le peuple de Paris estima qu'il devait se tenir sur ses gardes. Les gardes nationaux républicains et socialistes, pour veiller sur la Patrie et sur la République, constituèrent le Comité central.

C'est un conflit entre ce Comité central et le gouvernement qui déchaîna l'insurrection.

Lors de l'entrée des Prussiens à Paris, le gouvernement avait fait transporter à Montmartre le parc d'artillerie qui se trouvait aux Champs-Elysées. Le peuple révolutionnaire de Montmartre prit ces canons sous sa garde. Le gouvernement voulut les reprendre. Pourquoi ? Pour les donner aux Prussiens ? se demandèrent les gardes nationaux du Comité central. Et ils refusèrent de livrer les canons. Le gouvernement voulut les enlever de force. La nuit, il envoya des troupes, sous les ordres du général Lecomte. Il y eut conflit, Lecomte fut fusillé, ainsi qu'un autre général, Clément Thomas, qui se trouvait là, et l'insurrection commença. Bien vite les révolutionnaires furent maîtres de Paris. Le gouvernement de Thiers leur laissa la place libre d'abord, comme pour avoir davantage à réprimer. Puis, de Versailles, le gouvernement de Thiers envoya une armée. On se battit. Vingt mille révolutionnaires tombèrent pour la défense de la République. Dix mille autres après la victoire du gouvernement, furent déportés.

La Commune pensait réaliser la République sociale. Les mesures qu'elle prit disparurent avec elles. Elle avait, notamment, décidé : la remise des échéances, la prorogation des congés donnés par les propriétaires, la suspension des ventes des gages du Mont-de-Piété.

LA VIE DE PARIS

Sur un Banc

C'est dans un quartier populaire que le banc acquiert toute son importance. Je traversais, l'autre jour, un de ces coins tristes de Paris où la pauvreté paraît suinter des pierres grises. Devant des massifs funèbres, d'un vert découragé, voulant sans succès se donner des airs de square, des bancs s'alignent raides et inhospitaliers. Pourtant ils paraissent doux aux éreintements de la classe du labeur.

Je pensai au chapelet ininterrompu de peines qui s'égrène sur ce morceau de bois dont la couleur s'écaille sous les gros clous des galoches des gosses qui ne l'épargnent point. Surveillant les marmots turbulents, des femmes venaient s'asseoir sur le banc, s'échouer plutôt, ployant sous la lassitude des besognes sans fin de leurs jours dénués de toute grâce.

Que de fatigue s'accumule un peu plus chaque jour sur le destin de la femme du peuple. Elle avait cru que c'était suffisant pour l'accabler. Maintenant elle connaît des tourments nouveaux qui l'écrasent. De la grande souffrance du monde, elle porte en elle une parcelle, mais nulle philosophie ne lui en fait rêver l'acheminement vers un lendemain libéré de toute cruauté. Passive, elle usera, jusqu'à sa dernière heure, une force qui ne sut point agir.

Vieille avachie sur ce banc, elle ressasse avec amertume, mais sans révolte, tous les débâtres de sa vie. Se souvient-elle, que sur un banc pareil, au temps de ses vingt ans, belle fille, riche seulement de sa vaillance, elle fit une beau rêve amoureux ? Non, elle l'a oublié et avec celui-là, tous les rêves de joie.

J'espère en sa fille. Mieux armée pour vaincre, plus volontaire, elle résistera peut-être davantage aux servitudes.

La poussée des événements la forcera sans doute à des réflexions qui, lui donnant une mentalité meilleure, lui prépareront un autre sort. Ce sera le moment propice. Sinon, le servage de la femme deviendra plus impitoyable encore, et cette fois sans merci.

Fanny CLAR.

L'Incendie du Passage Dubail

Nous avons relaté hier le violent incendie qui se déclara dans la matinée à l'usine des Phares Ducellier, passage Dubail, dans le quartier Saint-Martin.

A l'heure où nous mettions sous presse, on ne connaissait pas encore la triste vérité. On espérait encore qu'il n'y avait pas d'accident de personne.

Hélas, quand l'incendie fut apaisé, on dut constater l'horrible réalité.

On découvrit dans les décombres huit cadavres, entièrement carbonisés, mais qu'on put néanmoins identifier.

Huit autres personnes ont été, d'autre part, assez sérieusement blessées.

Le Pourim

C'est aujourd'hui la fête juive du Pourim.

C'est la commémoration de l'histoire merveilleuse d'Esther. C'est l'une des fêtes les plus populaires dans Israël. Des foules ardentes accourent dans les synagogues pour entendre la lecture de la *Meguilla*.

Cette vogue a bien des raisons.

D'abord, ainsi que le fait loyalement observer M. Henri Prague, le rédacteur en chef des *Archives Israélites*, la fête de Pourim est une des plus agréables à observer :

« Elle ne nous gêne en rien, dit-il, dans le train de notre existence, et elle fournit à Israël l'occasion, qui fut si rare pour lui, de donner libre carrière à sa bonne humeur si longtemps et si durement comprimée. Ses rites sonnent l'allégresse, respirent une joie débordante, mais toutefois non débridée comme celle du Carnaval avec laquelle on l'a confondue à tort. »

La popularité de cette fête a aussi des raisons plus élevées.

L'imagination juive a été frappée par l'histoire d'Esther. Tout semblait perdu pour Israël. Aman et ses projets funestes allaient triompher. La race juive allait périr. Soudain tout change. Aman est pendu à la potence qu'il avait fait préparer pour Mardochée.

C'est une leçon d'espérance.

Fort patriotiquement, les israélites français rapprochent cette histoire de la victoire de la Marne. Tout allait mal, ainsi, au début de septembre 1914. L'ennemi courait sur Paris. Il en approchait. Il allait y entrer quand sonnèrent les clairons joyeux.

La France et Israël, qui ont tant de nobles idées et de beaux souvenirs en commun, s'associeront aujourd'hui pour célébrer cette fête de l'espérance.

Dans les synagogues parisiennes, les juifs seront nombreux et tous, en se rappelant la merveilleuse histoire d'Esther et les conditions extraordinaires dans lesquelles Israël fut sauvé, penseront à la France et à son salut, salut auquel, en versant leur sang à flots, ils ont si hardiment collaboré.

L'Epicier enragé

Si pas mal de commerçants, devant les sous réapparus, ne font plus de difficultés pour rendre la monnaie, certains encore, devant des achats qui leur semblent trop minimes, sont doués d'une insolence qui mérite une leçon.

Dans une grande épicerie de la rue Montmartre, une femme achetait hier soir, un nougat de dix centimes. La vendeuse, tout juste polie, insista pour être payée en sous, alors qu'on lui présentait une pièce parfaitement bonne de cinquante centimes.

Voyant cela, l'acheteuse fort tranquillement mordit dans le nougat. Fureur de la demoiselle, exaspération du commerçant qui émit la prétention de ne pas rendre la monnaie tant que le nougat ne serait pas avalé, s'écriant que sa boutique n'était pas une maison où l'on consomme !

L'acheteuse têtue, ne s'en laissant point imposer, réclama sa monnaie sur le champ. Les clients de la boutique commençaient à se distraire. A la fin, comprenant le ridicule de sa posture, l'épicier céda, menaçant la dame peu émue de la faire jeter à la porte si elle revenait.

Le marchand de cassonade exagère !

Hôtes de marque

Paris va recevoir des hôtes de marque.

Lundi matin, c'est le général Cadorna, commandant en chef des troupes italiennes, qui arrivera à la gare de Lyon.

Le général Cadorna vient assister au grand conseil de guerre des Alliés. Il passera un jour à Paris, puis se rendra au Grand Quartier Général français, où se tiendra le grand conseil de guerre.

Le général Cadorna s'en ira ensuite en Angleterre. A son retour, il sera présenté au Roi des Belges, qui a tenu à faire sa connaissance.

Le généralissime italien repassera par Paris avant de regagner le front.

C'est à huit heures du matin que le général Cadorna arrivera à la gare de Lyon. au Roi des Belges, qui a tenu à faire sa

Mardi, à trois heures de l'après-midi, ce sera le prince Alexandre de Serbie qui descendra également à la gare de Lyon.

Le prince Alexandre est, on le sait, régent du royaume et chef de l'armée serbe.

Paris n'aura jamais reçu d'hôtes plus sympathiques.

Tribune des Lecteurs

L'autre guerre

Avant de voir se réaliser les conceptions socialistes, il est utile de songer à la préparation intense de tout ce qui concerne la mise en œuvre des revendications ouvrières.

Votre campagne de l'après-guerre est un acheminement vers ce but, comme vous l'avez indiqué. Mais croyez-vous que, même avec toutes les indications que vous avez et que vous pourrez avoir, croyez-vous que votre campagne seule déterminera un déclanchement sérieux ? Votre journal, certes, heureusement, a pris un grand développement, il était nécessaire d'avoir un organe du soir qui soit républicain ; on finissait par voir la classe ouvrière se porter forcément aux feuilles nationalistes et réactionnaires, mais il n'a cependant qu'une influence encore relative.

Ne croyez-vous pas que tout en continuant votre campagne, comme vous l'avez si bien commencée, il serait utile de former un comité sérieux, composé d'hommes compétents et pouvant discuter entre eux la façon de remettre sur pied le commerce et l'industrie, et la façon aussi dont la classe ouvrière devra s'y prendre ?

La commission interparlemntaire qui doit se réunir à Paris, a pour but, je crois, quelque chose dans ce genre, mais comme toutes les commissions, elle pourra réussir à quelque chose de sérieux et de pratique... au profit de la classe bourgeoise.

Et puisque, forcément, cette guerre a produit une perturbation sérieuse dans la vie des peuples et changé complètement les us et coutumes, il faudrait en profiter, sans faire une révolution violente, pour mettre entre les mains de la classe ouvrière, les outils nécessaires à son émancipation matérielle.

Un comité formé en grande majorité de citoyens — des syndicats ouvriers — du parti socialiste, du magasin de gros des coopératives comité, créé spécialement pour cette œuvre de rénovation commerciale et industrielle, entre les mains de la classe ouvrière, pourrait rendre les plus grands services.

E. WEIL,
Secrétaire du Syndicat de la Boucherie en gros.

Pour les Auxiliaires

Le *Bonnet Rouge* a trop souvent pris la défense des auxiliaires pour que je ne m'adresse pas à lui, au sujet des réclamations et des protestations que soulève à la Commission supérieure des Allocations militaires, gagés spéciaux en plus de l'indemnité journalière de 2 fr. 50 le prêt quotidien de 25 centimes. Le décret n'est pas encore promulgué. Il doit l'être nécessamment. 2° C'est absolument impossible. Un engagé spécial n'est pas un auxiliaire. Il a contracté un engagement pour un emploi fixe et il doit conserver cet emploi jusqu'à la fin de la guerre.

Louis Moynat, 68, rue Saussure. — Votre cas est très intéressant. Je ne puis pas — hélas ! — tirer parti de votre lettre. La publication de ces faits ne vous servirait à rien, et puis, dame Anastasie est la qui cisaillerait, sans pitié, cette information.

M. Gueudet, 17, boulevard des Batignolles. — 1° Faut-il vous le répéter encore une fois ? Vous avez une visite à repasser, vous la repasserez. La loi est la loi. *Sed dura lex...* 2° Cette constatation est exacte. Ce projet contre les auxiliaires n'existe plus. La commission de l'armée l'a enterré, et le ministre, en question, a disparu. L. P.

La Défense des Locataires

Petite Correspondance

Mme MARIE 45. — Vous bénéficiez du moratorium.

M. G. A. — Il est probable que le tribunal infirmera la décision du juge de paix. La loi permettra sans doute la répartition des sommes qui ne sont pas dues.

VANLOUP. — Il faut payer l'assignation. Venez nous voir.

C. A. B. — Vous êtes dans un cas difficile. Il faut attendre le prochain moratorium.

V. B. — Il peut vous empêcher de déménager. Venez nous voir.

R. G. 114. — Vous avez tort.

G. H. — Non, puisque vous serez mobilisé.

L. M. G. 6. — Venez nous voir mardi.

V. B. — Je soussigné déclare être débiteur envers M. X... de la somme de... et m'acquitter dès qu'il me sera possible, sous réserve des droits qui pourront être accordés pour les loyers de ma catégorie par la loi en discussion devant le Parlement.

R. S. COURBEVOIE. — Vous devez être considéré comme mobilisé.

X. 129. — C'est impossible à obtenir en ce moment.

LES PLANCHES

Courrier des Spectacles

Programmes de la Semaine

COMÉDIE FRANÇAISE :

Lundi 20 mars, relâche. — Mardi 21 mars (abonnement, en soirée à 8 heures), *Andromaque*, les *Brebis de Panurge*. — Mercredi 22, en soirée, à 8 h. 30, *le Duel*. — Jeudi 23, matinée, à 1 h. 30 (abonnement, billets roses), *A quoi rêvent les jeunes filles ; les Brebis de Panurge ; les Caprices de Marianne, Il ne faut jurer de rien*. En soirée, à 8 heures (abonnement), *le Dédale*. — Vendredi 24, en soirée, à 8 h., *Primerose*. — Samedi 25, matinée à 1 h. 30, *Phèdre ; le Jeu de l'Amour et du Hasard*. — En soirée, à 7 h. 45, *la Marche Nuptiale*. — Dimanche, matinée, à 1 h. 30, *Une chaîne ; l'Augusta*, en soirée, à 8 heures, *l'Ami des Femmes*.

ODÉON :

Mercredi (soirée, à 8 h.), *Par le Glaive*. — Jeudi 23, matinée, à 2 heures, *Cinna ; le Légataire universel*. — Conférence par M. Camille Le Senne (abonnement, série rose), soirée, à 8 h., *Chatterton*. — Les *Grandes Demoiselles*. — Vendredi 24, s., 8 h., *l'Espionne*. — Samedi 25 (matin. à 2 h.), *Chatterton, les Grandes Demoiselles ;* soirée à 7 h. 45, *l'Arlésienne*, orchestre et chœurs des Concerts Monteux, sous la direction de M. Armand Ferté. — Dimanche 26, matinée, à 2 h., *la Vie de Bohême*. — Soirée, à 8 h., *l'Espionne*.

OPÉRA-COMIQUE :

Les prochains spectacles sont fixés comme suit : Jeudi 22, matinée, à 1 h. 30, *Manon* (Mlle Maryforska, MM. Paillard, Jean Périer, Allard, Mlle Paviotti).

Samedi, soirée, à 7 h. 30, *Aphrodite*, dont la reprise vient de remporter un si grand succès, avec Mlle Marthe Chenal, M. Darmel, etc.

Dimanche 26 mars, matinée, à 1 h. 30, pour les représentations de Mlle Mary Garden, la *Tosca* (MM. Jean Périer, Marion), les *Cadeaux de Noël*. Soirée à 7 h. 30, *Mignon* (Mlles Edmée Favart, Favart, Tissier, MM. de Creus, Jean Périer, Payan).

La direction annonce, dès maintenant, pour le dimanche 9 avril, à 1 h. 30, une matinée du *Juif Polonais*, avec la remarquable interprétation que l'on connaît : M. Jean Périer, Mlles Edmée Favart, Brohly, MM. de Creus, Berthaud, etc. — C'est le maître Camille Erlanger qui conduira l'orchestre. Le spectacle commencera par *Cavalleria Rusticana*.

TRIANON LYRIQUE :

Lundi, relâche. — Mardi, 8 h. 15, le *Barbier de Séville*. — Mercredi, 8 h. 15, *le Pré-aux-Clercs*. — Jeudi, matinée, à 8 h. 15, *les Mousquetaires au Couvent*. — Soirée, 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*. — Vendredi, 8 h. 15, *le Pré-aux-Clercs*. — Samedi, 8 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*. — Dimanche 26, matinée, 2 h. 15, *le Barbier de Séville*. — Soirée, à 8 h. 30.

Concert Mayol. — Aujourd'hui, dernière matinée de la *Demoiselle de la rue Paradis*, avec Spinelly et Raimu. — Partie de concert : Pélissier, Fauvette, Nibor, Mars-Moncey et quinze artistes. Même spectacle que le soir.

Moulin de la Chanson. — Tous les soirs :

Une dame qui perd la tête —
Le général Z... — Un poète —
Le cafard. — Justin le coiffeur —
Paul Marinier — Deux voyageurs —
Blanche de Vinci — Une trappe —
Maud Loty — Arley — Quelque un trappe ! ! —
Gros — La main qui crayonne — Hyspa —
Deyrmon — Folrey — Cazol — Hola !
De New-York sont-ce les Mystères ? ?
Hélas ! il me faut vous le faire,
Mais au Moulin de la Chanson
Vous en aurez l'explication.

Demain, dimanche, matinée, à 3 heures, il est prudent de louer ses places. Tél. Gut. 40-40.

Porte-Saint-Martin. — L'aventure que M. Henry Bataille nous fait vivre dans la *Femme nue* est certes toujours d'actualité, mais elle a une portée plus haute que celle d'une curiosité passagère. L'intérêt passionnant qu'elle provoque ne se dément pas un seul instant d'un bout à l'autre des quatre actes développés avec une incomparable maîtrise et interprétée par une troupe hors ligne qui comprend Andrée Mégard, Louis Gauthier, Armand Bour, Jean Kemm et Mme Berthe Bady. Aujourd'hui, dimanche, matinée et soirée.

Nouvel-Ambigu. — Est-il rien de plus curieux que l'éclectisme avec lequel MM. Hertz et Jean Coquelin dirigent le Nouvel-Ambigu. Ils ne se sont pas contentés d'en faire le théâtre le plus élégant et le plus confortable de Paris, ils ont encore mis le parti d'y faire triompher tous les genres, c'est le rire qui fait prime au Nouvel-Ambigu. On y joue *Ma Tante d'Honfleur*, de M. Paul Gavault, et *Ma Tante d'Honfleur* est interprétée par Albert Brasseur, Jean Coquelin, Monna Delza, Harry Baur, Cazalis, Numès et Mme Juliette Darcourt.

CE SOIR

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. 8 h. 30. — *Mademoiselle de la Seiglière.*

ODÉON. 8 h. — *Chatterton. — Les Grandes demoiselles.*

OPÉRA-COMIQUE. 7 h. 30. — *La Tosca.*

TRIANON-LYRIQUE. 8 h. 15. — *Les Noces de Jeannette.*

PORTE SAINT-MARTIN — *La Femme Nue.* Mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche (matinée jeudi et dimanche), Berthe Bady, Andrée Mégard, Louis Gauthier, Edmond Bour, Jean Kemm.

Gaîté, 8 heures 30, *Coralie et Cie.*
Théâtre Sarah-Bernhardt, 8 h., *Le Chemineau.*
Châtelet, 8 h., *Les Exploits d'une petite française.*
Athénée, 8 h., *Le Coq en Pâte.*
Variétés, 8 h. 30. — *Le Dindon.*
Bejane, 8 h., « 1914-1937 ».
Gymnase, Relâche.
Théâtre Antoine, 8 h. 45, *Nono, Où Allez-vous ce soir ?*
Sarah-Bernhardt, 8 h. — *La Tour de Nesles.*

NOUVEL AMBIGU. *Ma Tante d'Honfleur.* Mardi, jeudi, samedi, dimanche (matinée dimanche), A. Brasseur, J. Coquelin, Monna-Delza et Juliette Darcourt.

Renaissance, 8 h. 30, *Une Nuit de Noces.*
Palais Royal, 8 h. 30, *Le Poilu, Hortense a dit « J'm'en fous ».*
Bouffes Parisiens, 8 h., *Kit.* (Max Dearly).
Cluny, 8 h. 30, *Coquin de printemps !*
Grand Guignol, 8 h. 45, *Le Cyclope, La maison dans la brume, L'homme qui fut aimé, L'expérience du docteur Lorde* et *Le court-circuit.*
Apollo, 8 h. 15, *La Cocarde de Mimi Pinson.*
Déjazet, 8 h. 30, *Les Fiancés de Rosalie.*
Vaudeville, 8 h. 30, *Cabiria* (cinéma).
Théâtre Albert Ier (64, rue du Rocher, W. 81-54), *Le Grillon* (The Cricket), Séverin Mars, H. Burguet.

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CABARETS

CONCERT MAYOL — *Spinelly et Raimu.* — Partie de concert : *Pélissier*, Fauvette, Nibor et 15 artistes.

Le Cagibi, 25, rue Caumartin. Chansonniers, Sketch, revue. Yvonne Yma.
Folies Bergère, 8 h. 30, *A la Parisienne*, revue.
Scala, 8 h. 30, la revue *Hardi les Bleuets !*
Eldorado, 8 h. 30, Boucot dans « *La Crevette* ».
Olympia, 8 heures 30, Spectacle varié.
Gaîté-Rochechouart, 8 h. 30, *Non !... Si !...*, revue.
Ba Ta Clan, 8 h. 30, *Le voyage de Corbillon.*
Moulin de la Chanson, 9 h. — Les chansonniers et *Droit aux Buttes... Montmartre*, revue.
Le qui Chante, 8 h. 30, Les Chansonniers, et la revue.
La Chaumière, 8 h. 30, Les Chansonniers, *Les Mystères de la Chaumière*, revue.

EUROPEEN — Le plus gros succès de Montel : *Ce pauvre M. Couteau.* Une demi-heure de fou rire. Partie de concert : Lénars, l'hilarant comique ; Morin, le sympathique boiteux, etc., etc. Fauteuils à 1 franc ; places à 60 centimes. Tél. Marcadet : 13-35.

CHEZ SENGA, 25, rue Fontaine. — Tous les soirs à 8 h. 30, NINE PINSON, MEDY-ODETTE RICHARD et toute la troupe.
Tous les jours à quatre heures Apéritif-Concert. Fauteuil, 6 fr. 50.

Capucines, 8 h. 30, *En franchise*, revue.
Nouveau Cirque, 8 h. 30. — Attractions Weysson's, Fulvio, les ballets, Cairoli, Antonio Diol's, etc., etc. — Matinées, jeudis, samedis et dimanches.

CINÉMAS

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE, 24, boulevard des Italiens. Tous les jours de 2 heures à 11 heures. Actualités. Programme varié. Intéressant. Orchestre symphonique.

TIVOLI CINÉMA (14, rue de la Douane). Tél. 26-44. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 heures : Autour de la guerre. Actualités au jour le jour.

OMNIA PATHÉ — *Blesure d'Amour* (Mlle Robinne). — *Les Mystères ; Les pirates de l'air ;* Actualités militaires : *La défense de Verdun.*

Correspondance Militaire

M. K. Z. 29. — Vous êtes russe — et les engagements spéciaux ne sont pas ouverts aux étrangers, même à ceux appartenant aux nations alliées. Vous pouvez reprendre du service dans un régiment et être affecté par vos chefs au poste que vous désirez.

M. Vincent, 41, rue Lemercier. — 1° Il est exact qu'un décret a été envisagé pour accorder aux en-

Expositions

L'Exposition organisée à l'Hôtel central des téléphones par les dames du Central Téléphonique et les Agents des P. T. T. au bénéfice des Orphelins de la Guerre et que Mme Raymond Poincaré vient d'inaugurer, restera ouverte tous les jours, de 3 à 6 heures, jusqu'au mercredi 22 mars. La foule des invités ne cesse d'admirer les broderies et les dentelles d'un véritable goût artistique dues au labeur touchant des Dames Employées et se presse autour du comptoir si original des Poupées Alliées.

On peut retirer des invitations, de 9 heures à 3 heures, au siège de l'Association des Orphelins de la guerre, 40, quai d'Orléans, et de la Guerre, 40, quai d'Orléans (4e).

DEMANDEZ PARTOUT

"Le Fer Rouge"

Pamphlet social bi-mensuel

(Le n° 25 cent. - 6 fr. par an)

Lisez-le
Répandez-le
Documentez-le

Administration : 80, r. Taitbout, Paris.

PETITES ANNONCES

Les offres et demandes d'emploi sont insérées gratuitement et tous les jours.

OFFRES D'EMPLOI

ON DESIRERAIT trouver une femme de ménage pour le matin. S'adresser 32, rue de Moscou.

DEMANDES D'EMPLOI

FEMME D'UN MILITANT républicain mobilisé désirerait trouver un emploi dans bureau ou maison de commerce. Ecrire à M. Léo Poldès, 42, rue Montmartre.

JEUNE DAME, désire place vendeuse ou manutentionnaire, bonnes références. Ecrire : A. Coudyser, 23, rue Faidherbe, Paris.

BON ELECTRICIEN demande place, de préférence dans le théâtre. Mme Rey, 33, rue Richelieu, Paris.

MONSIEUR, 27 ans, dégagé de toutes obligations militaires demande emploi aux écritures, comptabilité, etc., s'adresser : M. Cambray, 40, rue de La Rochefoucauld, Paris 9e.

AUTEUR dram., 39 ans, entièrement libéré des obligations militaires, cherche emploi quelconque, instruction solide, très sérieux. Ecrire : Passebois, 14, passage de l'Industrie, Paris.

BONNE STENO-DACTYLO, diplômée, demande place. S'adresser ou écrire : Dubois, 10, rue de Budapest, Paris.

ARTISTE femme de mobilisé, demande emploi dans bureaux ou magasins. Ecr. Mme H. Gaumus, chez Morcau, 22, rue du Moulinet, Paris.

SAGE-FEMME Ancienne élève Maternité de Paris, ex-interne hôpitaux, reçoit pensionnaires toutes époques. 11, rue Jean-Leclaire, Paris (17e). Nord-Sud Marcadet.

LEÇONS D'ANGLAIS à domicile par demoiselle anglaise réfugiée de Turquie. Miss Bell, 3 bis, rue Clément-Marot, Paris.

LE BONNET ROUGE est composé par une équipe d'ouvriers syndiqués.

Le Gérant : LÉON BAYLE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. Dangon, GEORGES DAXON, imprimeur, 123, rue Montmartre, Paris (2e).